

Études littéraires africaines

FOTSING MANGOUE (Robert), dir., *L'Imaginaire musical dans les littératures africaines*. Paris : L'Harmattan (Harmattan Cameroun), coll. Littératures et savoirs, 2009, 268 p. – ISBN 978-2-296-07371-5



Laetitia Le Guay-Brancovan

Numéro 28, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1028803ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1028803ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Le Guay-Brancovan, L. (2009). Compte rendu de [FOTSING MANGOUE (Robert), dir., *L'Imaginaire musical dans les littératures africaines*. Paris : L'Harmattan (Harmattan Cameroun), coll. Littératures et savoirs, 2009, 268 p. – ISBN 978-2-296-07371-5]. *Études littéraires africaines*, (28), 84–85.
<https://doi.org/10.7202/1028803ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Cet essai, d'une intéressante portée critique, permet donc d'explorer une littérature féminine souvent négligée au profit de la littérature caribéenne masculine. Il a aussi l'intérêt d'aborder cette question à travers un corpus diversifié, qui comprend des œuvres d'écrivaines originaires des Caraïbes francophones et anglophones, mais aussi d'Amérique du Nord.

■ Gaël NDOMBI-SOW

FOTSING MANGOUE (ROBERT), DIR., *L'IMAGINAIRE MUSICAL DANS LES LITTÉRATURES AFRICAINES*. PARIS : L'HARMATTAN (HARMATTAN CAMEROUN), COLL. LITTÉRATURES ET SAVOIRS, 2009, 268 P. – ISBN 978-2-296-07371-5.

Cet ouvrage collectif est issu d'un appel à contribution du GRELIC (Groupe de Recherche en Littérature Comparée de l'Université de Dschang au Cameroun) lancé en janvier 2007. Celui-ci proposait aux chercheurs de poursuivre l'étude de la place de la musique dans les littératures africaines, une place certes défrichée par quelques articles ou ouvrages collectifs (*Afrique, musiques et écritures*, Université Paul-Valéry Montpellier III, 2001 ; Daniel Delas, dir., *Senghor et la musique*. Paris : Clé internationale, 2006), mais qui restait largement inexplorée. Sont réunis ici dix-sept articles de chercheurs jeunes ou confirmés d'Afrique, d'Amérique et d'Europe dont les contributions sont regroupées autour de trois axes que Robert Fotsing Mangoua présente de façon très claire dans son introduction : « la musique comme marqueur d'identité ou de culture quand elle devient le moyen d'une quête d'identité personnelle [...], l'instrument de l'expression d'une appartenance socioculturelle individuelle ou collective » ; « la musique comme référent ou constituant esthétique », autrement dit toutes les façons dont le texte s'inspire de la musique « en adoptant ses modes de composition ou son style » ; enfin, la musique comme référent idéologique (p. 12-13). Une quatrième partie, intitulée « Ouvertures », comporte deux études périphériques par rapport au thème de l'ouvrage : « Musique et politique en Afrique » (Hervé Tchumkam) et « Chanson camerounaise et condition humaine » (Clément Dili Palä).

Sont ainsi évoqués, par exemple, des sujets aussi variés que le rôle du griot dans l'Afrique d'hier et d'aujourd'hui (Jean-Emet Nodem), les relations entre L.S. Senghor, W.E. Du Bois et Richard Wagner (János Riesz), les images de la femme comme danseuse ou musicienne (Cyrille François) ou encore la manière dont la musique se fait représentation du destin du Noir dans l'histoire depuis la traite et l'esclavage (Bana Barka, par exemple). L'ouvrage témoigne aussi de l'importance du jazz chez les auteurs africains, thème fréquemment abordé dans l'ouvrage et central dans deux contributions, ainsi que dans l'entretien d'Emmanuel Parent avec Kossi Efoui. Thorsten Schüller montre ainsi l'évolution des significations symboliques du jazz, de L.S. Senghor jusqu'à Kängni Alem, tandis que R. Fotsing Mangoua, à partir d'un corpus apparenté, étudie ses incidences sur la lecture, la structure narrative et l'esthétique des textes. On pourrait d'ailleurs s'interroger sur la place privilégiée que certains auteurs accordent à ce genre musical, par rapport à celle qu'il occupe en réalité dans les pratiques culturelles des

sociétés africaines. Mais le jazz n'est pas le seul genre musical abordé, loin s'en faut. Le lecteur découvre aussi la façon dont différentes musiques africaines, comme le *taarab* swahili, ou d'autres, plus lointaines, comme le blues américain ou le *gwoke* antillais, investissent les textes et leur donnent une dimension particulière.

L'intérêt du livre tient à la façon dont il met en évidence la très grande diversité du traitement littéraire de la musique dans des textes d'auteurs aussi différents que Taos Amrouche, Mongo Beti, Kangni Alem, Ken Walibora, Olympe Bhêly-Quenum, Camara Laye, Ahmadou Kourouma, Chinua Achebe, etc., et dans des zones géographiques aussi multiples que le Maghreb, l'Afrique centrale, orientale et occidentale et même les Antilles – seule l'Afrique australe est absente du livre. La musique peut avoir un rôle diégétique ou poétique, être citation, thème, symbole, trame même du texte ; un instrument peut devenir personnage, tel le tambour du roman *Tambour Babel* d'Ernest Pépin étudié par Florence Paravy ; autant de façons dont les références musicales « chromatissent la surface du texte, autant qu'elles en travaillent la profondeur » (R. Fotsing Mangoua, p. 11). La musique n'est, dans les textes, jamais anecdotique, elle n'a rien d'un décor. Elle est liée à la mort et à la souffrance, à la construction de l'individu aussi bien qu'à la cohésion sociale. Sa dimension éminemment politique est indissociable de sa dimension littéraire.

■ Lætitia LE GUAY-BRANCOVAN

GALLOUËT (CATHERINE), DIOP (DAVID), BOCQUILLON (MICHÈLE) ET LAHOUDI (GÉRARD), EDS., *L'AFRIQUE DU SIÈCLE DES LUMIÈRES : SAVOIRS ET REPRÉSENTATIONS*. OXFORD : VOLTAIRE FOUNDATION, COLL. STUDIES ON VOLTAIRE AND THE EIGHTEENTH CENTURY, 05, 2009, XXIX-307 P. – ISBN 978-0-7294-0959-9.

En l'inscrivant dans le contexte culturel du XVIII^e siècle, le volume décrit le discours européen sur l'Afrique, à partir de supports variés, récits de voyage, œuvres de fiction, ou matériel iconographique. L'intérêt scientifique, propre aux explorateurs et aux naturalistes, est supplanté par le thème esclavagiste. Géographiquement mal connu, le continent africain existe d'abord en tant que mauvaise conscience de l'Européen, qu'il s'appelle Voltaire, Prévost ou Raynal. Mais cela même se traduit en d'innombrables nuances : c'est tout l'enjeu de l'ouvrage d'enserrer dans une approche unique la myriade d'images du Noir qui se dégage des textes étudiés. En s'aidant de la théorie du discours proposée par Michel Foucault, les auteurs tentent de percer, sous le propos explicite et le « régime de vérité » auquel il est soumis, l'unité d'une représentation dans l'*épistémè* de l'époque. Évitant le double écueil idéologique et téléologique, ils réussissent à ressaisir un matériau qui se présente de prime abord comme éclaté, tant dans ses formes que dans ses enjeux manifestes.

Les observations sur la culture africaine, livrées par le botaniste Adanson dans son *Voyage au Sénégal* (1757), sont ainsi brouillées par les contraintes